

Séquence pédagogique : La Grande Guerre en classe de Première, par Cédric Marty

Travail préparatoire : Jean Galtier-Boissière

GALTIER-BOISSIERE Jean, *La fleur au fusil*, Baudinière, Paris, 1928

Questions

1) Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Situation professionnelle avant-guerre :

Combattant ou non-combattant :

A quelle arme appartient-il ?

Précisez éventuellement son grade :

Le témoignage

Nature du témoignage :

Période rapportée :

Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?

2) Comment accueille-t-il la nouvelle de l'entrée en guerre ?

3) Pourquoi peut-on parler de « désillusion » dès les premiers combats ? Comment l'infanterie se protège-t-elle des effets destructeurs du feu adverse ?

4) Quel regard Jean Galtier-Boissière porte-t-il sur l'ennemi ?

Extraits

31 juillet 1914 : « la mobilisation va être décrétée. Sur le pas des portes, on ne voit que des femmes qui pleurent [...] Notre gaieté les étonne. La Guerre ? Et après ? Nous avons tous 20 ans. »

4-5 août 1914 : « L'atmosphère n'a rien de tragique. Elle évoque les albums militaires de Guillaume [...] Toutes les formalités, revues et corvées s'opèrent dans la bonne humeur. La caserne a pris un air de fête ; on dirait vraiment que tout ce monde se rassemble en vue d'une réjouissance. »

6 août 1914 : « Depuis de longs mois, les chefs ont façonné en vue du combat notre esprit et notre corps. Jusqu'à ce jour, l'énergie qui bouillonne en nous ne s'était dépensée qu'en simulacres stériles et souvent risibles ; aujourd'hui, ce n'est plus la petite guerre, c'est la vraie, la grande qui commence, et tous, nous sommes parfaitement satisfaits et joyeux d'aller exercer le métier que nous apprenons depuis deux ans [...] Une singulière ivresse nous pénètre, où se mêlent à l'enthousiasme patriotique le goût de l'aventure et la soif du carnage. Inconscients du lendemain, fiers d'être acclamés [...] réjouis à l'idée de voir du pays et de gagner des batailles [...] Dans l'embrasement d'une fenêtre, le caporal Ridet, un réserviste, rassure sa femme : – Tu vois Clémentine, explique la caporal, l'armement moderne, ça ne peut pas durer plus de 5 à 6 semaines ! nous serons démobilisés fin septembre au plus tard »

9 août 1914 : « le colonel fait lire dans les compagnies un télégramme officiel qu'il vient de recevoir. C'est l'annonce d'une grande victoire française : l'Alsace est envahie [...] Cette nouvelle nous enthousiasme ; je ne sens plus le poids de mon sac. Nous sommes contents, mais nullement étonnés, car nous nous attendions tous à la victoire immédiate »

20 août 1914 : « Les nouvelles de la guerre sont excellentes : en Alsace, les troupes françaises marchent de succès en succès. A Liège, la petite armée belge arrête héroïquement l'envahisseur. Les Allemands qui se rendent avouent qu'ils ont déjà mangé leurs vivres de réserve. Ils sont affamés [...] La révolution gronde à Berlin, et déjà les fameux cosaques – de véritables centaures – envahissent la Prusse Orientale. Ces victoires nous enthousiasment ! Le lieutenant interrompt sa lecture, tant il est ému. « Enfin, dit-il joyeusement, c'est la revanche ! » Les larmes aux yeux, nous goûtons l'âpre jouissance de vivre des jours héroïques, et, impatients de recevoir le baptême du feu, nous brûlons du désir de nous illustrer à notre tour »

22 août 1914 : *sa section est prise sous un bombardement* : « Soudain, des sifflements stridents qui se terminent en ricanements rageurs nous précipitent face contre terre, épouvantés. La rafale vient d'éclater au dessus de nous [...]

Les hommes, à genoux, recroquevillés, le sac sur la tête, tendant le dos, se soudent les uns aux autres... La tête sous le sac, je jette un coup d'œil sur mes voisins : haletants, secoués de tremblements nerveux, la bouche contractée par un affreux rictus, tous claquent des dents ; [...] Cette attente de la mort est terrible. Combien de temps ce supplice va-t-il durer ? Pourquoi ne nous déplaçons- nous pas ? Allons-nous rester là, immobiles, pour nous faire hacher sans utilité ? [...] notre premier contact avec la guerre a été une surprise assez rude. Dans leur riante insouciance, la plupart de mes camarades n'avaient jamais réfléchi aux horreurs de la guerre. Ils ne voyaient la bataille qu'à travers les chromos patriotiques. [...] nous nous représentions naïvement la campagne comme une promenade militaire, une succession rapide de victoires faciles et éclatantes. Le coup de tonnerre de tout à l'heure, en nous révélant l'effroyable disproportion entre les engins de mort et les petits soldats, [...], nous a brusquement fait comprendre que la lutte qui commence serait pour nous une terrible épreuve. “Dites donc, mon yeutenant, déclare Grenier, résumant l'opinion générale, on dirait qu'ils se défendent ces salauds-là ! ” »

23 août 1914 : « - Tu parles d'une drôle de guerre ! déclare Fouet ; on ne voit jamais l'ennemi. – Si c'est comme ça qu'on pense aller à Berlin ! ricane Chapelin. »

24 août 1914 : *Pris sous un bombardement et des rafales de mitrailleuses, les soldats se couchent et se protègent comme ils peuvent* : « D'abord, je n'ose pas lever les yeux ; mon horizon est à 1m devant moi ; je ne vois que des brins d'herbe à l'infini, deux taupinières et une fourmilière. [...] je songe que dans l'immense lutte qui s'engage, je suis, moi aussi, un infiniment petit. Mes idées, mes sentiments, ma volonté, que pèse tout cela à la minute présente ? Peut-être un obus va-t-il tout à l'heure me mettre en puissance, sans que je puisse mieux me garer qu'un moucheron écrasé par mégarde. Attendant à chaque seconde la mort, je sens amèrement combien je suis peu de chose,

humble pion anonyme sur l'immense échiquier de la bataille ! »

24 août 1914 : « Qui n'a pas fait campagne ne peut comprendre avec quelle émotion un troupier dit : *mon* régiment, *ma* compagnie, *mon* escouade. Nous pensons tous en image d'Epinal : le régiment, c'est tous les hommes qui portent le même numéro à l'écusson, c'est 3000 soldats, ou beaucoup moins, qui ont vécu en caserne côte à côte, qui ont participé aux mêmes actions, enduré les mêmes souffrances, communié dans les mêmes enthousiasmes. La compagnie, comme dit le capitaine, « c'est une grande famille dont il est le père ». Ce sont quelques 200 bonhommes qui connaissent leur chef et que le chef connaît par leur nom. L'escouade, c'est les intimes, la petite société en participation : un soldat dit « je me suis démerdé *pour l'escouade*, on a un cabot à la hauteur *de l'escouade* ». A la caserne, c'étaient des hommes de la même chambrée, qui vivent deux ans lit à lit, mangeant à la même boule, écrivant à leurs vieux sous la même lampe, c'est le petit groupe serré autour du même feu de bivouac, la dizaine de pauvres bougres qui partagent le même bouthéon de rata et reconnaissent l'autorité du même caporal. Le soir d'un engagement, quel réconfort de retrouver des faces familières autour d'une flambée de sarments »

6 septembre 1914 : « L'Allemand se jette aux pieds de Chapelin, l'hercule aux mains d'étrangleur, et le supplie par gestes de ne pas l'achever. Plein de grandeur d'âme, Chapelin, que nous appelons familièrement « Face de bandit » s'apitoie, lave la figure du blessé avec l'eau de son bidon, le panse sommairement. – Ben quoi, c'est un homme comme nous. – C'est peut-être un père de famille, dit un réserviste apitoyé »

6 septembre 1914 : « Sur le trottoir, un grand gaillard, le bras nu terminé par un énorme pansement blanc [...] ne semble pas mécontent d'avoir écopé la « bonne blessure ». Il reçoit en souriant les félicitations et les souhaits de ses camarades de combat, dont quelques uns l'envient peut-être. Un bonhomme lui donne une commission pour son épouse. – Je vais aller passer deux mois dans le midi, déclare le blessé ; moi, j'ai toujours aimé les voyages. – Veinard ! la guerre est finie pour lui ! conclut un soldat »

10 septembre 1914 : « Comme on ne parle pas de quitter la position, la vie, peu à peu, s'organise à la lisière du bois. Le fossé du bornage est creusé, aménagé en tranchée pour tireur debout, avec une banquette pour s'asseoir. Comme il pleut continuellement, nous construisons derrière la tranchée, entre les 1ers arbres du bois, des huttes pour nous garantir de la pluie et aussi des balles. Après avoir tant de fois couru en rase campagne sous la mitraille, c'est pour nous une sensation fort agréable de narguer balles et éclats derrière de solides abris faits de gros rondins superposés. Seuls les mitrailleurs qui ont déniché de bons outils à la ferme du bois, ont pu creuser un abri souterrain dont ils se montrent très fiers. Je joue au Robinson avec l'aide de Chapelin et de Sinet »

10 septembre 1914 : un blessé moribond « Il y a de bons pères de famille, chez eux aussi, conclut Sinet. On emporta le blessé vers l'ambulance du château, où il mourut sitôt arrivé. Les soldats qui l'avaient tués furent blâmés par leurs camarades, qui estimaient qu'on aurait pu le faire prisonnier sans tirer sur lui »

11 septembre 1914 : les rumeurs vont bon train : « Tous les matins, on dit : c'est ce soir sans faute que nous sommes relevés. Et tous les soirs on répète : c'est pour demain matin ! Les « courants d'air » les plus divers circulent : un jour, le bruit court que trois corps d'armée allemands viennent d'être cernés à Maubeuge ; deux h après, on affirme que Paris est investi ! »

14 septembre 1914 : « Maintenant, ces froides ruines à la Pompéi – décor parfaitement adéquat aux horreurs de la guerre – nous laissent insensibles, alors qu'il y a un mois elles nous auraient peut-être bouleversés [...] Pour nous qui, chaque jour, avons été exposés à être anéantis, déchiquetés, seule la souffrance humaine apparaît, atroce ; il n'y a qu'une chose irréparable, la mort ; une chose

précieuse : la vie ! Quand, dans la bataille, on a vu à côté de soi, expirer ses meilleurs copains, quand on a entendu des blessés ensanglantés appeler leur mère ou tendre les bras en hurlant ce cri de détresse : « Par pitié, ne m'abandonnez pas ! » on n'a plus de larmes pour s'attendrir, avec de belles phrases, devant des pierres meurtries »